

Chapitre 1

À 9 heures pile j'étais à la réception de son hôtel, rue de la Harpe, près de la place Saint-Michel. Je demandai la belle suédoise, le concierge me répondit :

— Ah mais, M^{lle} Eriksen est sortie.

— Est-elle allée loin ?

— Je ne sais pas, monsieur. Elle est partie il y a deux heures avec deux messieurs, fort peu aimables d'ailleurs.

— Comment ça avec deux messieurs ? Nous avons rendez-vous !

— Je ne peux pas vous en dire plus, si ce n'est que ces messieurs avaient un fort accent allemand.

— Est-elle partie avec ses bagages ?

— Non, monsieur.

— Pouvez-vous me décrire ces hommes ?

— Trente ans, blonds, les cheveux courts, très sportifs, en jeans et tennis, lunettes noires, chacun

portait un blouson de cuir de style pilote et il m'a semblé qu'ils avaient la main droite dans la poche intérieure, comme s'ils avaient une arme. Un peu comme dans les films américains. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Parfaitement. Je suppose qu'ils n'ont pas dit où ils allaient ?

— Oh mais si, monsieur ! Ils ont dit qu'ils parlaient en province.

— Mais quelle province ?

— Ça, monsieur... Ils ne me l'ont pas précisé !

— Ils étaient en voiture ?

— Non, monsieur. Un taxi les attendait.

— Avez-vous vu le nom de la compagnie ?

— Oui monsieur. Je crois. Les Taxis verts.

— Puis-je visiter la chambre de M^{lle} Eriksen ?

— Ah ça non, monsieur ! Je n'ai pas le droit. Je pourrais avoir de gros ennuis et perdre ma place !

Je recourus alors au cri du billet de cinquante euros, le pliai en quatre et le posai discrètement sur le comptoir en ne laissant seulement dépasser de ma main que le chiffre « 50 » et j'ajoutai :

— Même en insistant ?

Le bonhomme fit disparaître le billet plus vite que son ombre, tourna la tête à droite, puis à gauche et ajouta tout bas, en avançant le buste vers moi :

— Chambre n° 33, troisième étage, l'ascenseur est à votre droite au fond du couloir, prenez mon passe.

« Encore un que l'honnêteté n'étouffe pas ! », pensai-je. Je me dirigeai vers l'ascenseur.

Au moment où je mettais la clé dans la serrure, j'entendis, derrière la porte, un bruit de chute, comme si un objet lourd tombait au sol. Je l'ouvris à la volée et eus juste le temps de me baisser avant qu'une lampe de chevet ne me passe au dessus de la tête. Le lanceur était masqué par une cagoule et plus souple qu'adroit ; il en profita pour sauter par-dessus moi, encore accroupi, et s'enfuit par l'escalier de service. Il avait été comme un éclair noir. Tout était en ordre parfait, comme si le fantôme noir s'était déplacé dans la chambre comme un chat sans rien déranger. Toutefois il était bien là pour une raison précise. Cherchait-il seulement de l'argent ou des bijoux ? Il y a bien longtemps que personne ne laisse plus d'argent liquide dans une chambre d'hôtel, leurs coffres sont là pour palier les carences de sécurité.

La chambre était banale, confortable, mais les trois étoiles annoncées à l'entrée de l'hôtel étaient bien pâles, ou alors très éloignées dans la galaxie hôtelière.

Tout à coup je me demandai ce que je faisais là. J'avais rencontré la veille une plantureuse suédoise, nous n'avions qu'à peine flirté et me voilà à fouiller sa chambre comme un flic. Je n'avais, dans cette histoire, qu'à prendre des mauvais coups et cela avait bien failli m'arriver ! J'allais sortir quand j'eus l'idée de soulever le matelas. Bingo ! J'y trouvai un livre assez mince mais d'une très belle facture. Je le pris en main ; il était écrit en russe, l'édition était de 1894 et le titre m'échappait complètement.

Pourquoi cacher un livre sous un matelas ? Était-il si précieux ? Qu'est ce qui me poussa à le glisser sous ma chemise ? Je sentis confusément qu'il était probablement une des clés de cette étrange histoire dans laquelle je commençai à mettre le doigt.

Redescendu à la réception, j'expliquai ma mésaventure au concierge. Je lui demandai s'il avait vu monter un individu plutôt frêle, certainement jeune, très souple et habillé de noir. Il me répondit que la seule voie possible était l'escalier de secours qui donnait dans la cour. Mais il fallait pour y accéder passer par les toits de l'immeuble mitoyen. Or il n'avait vu personne ni entrer, ni sortir. La seule solution pour le voleur aurait été de reprendre le chemin par lequel il était venu. J'allai dans la cour et constatai que la seule voie était la descente d'eaux pluviales qui longeait le mur de l'immeuble voisin. Facile à descendre mais pour remonter il fallait l'agilité d'un chat, et encore ! Ce devait être un monte-en-l'air professionnel, pour qui l'ouverture de la chambre n'avait posé aucun problème. Je n'avais plus rien à faire ici et demandai au gardien de prier Ingrid de m'appeler, si elle revenait, et de le faire lui-même en cas d'oubli de sa part. Je lui laissai ma carte, au cas où...

Rentré chez moi, je feuilletai le livre. C'était une belle édition reliée pleine peau, de nombreux passages avaient été soulignés au crayon, toutefois que pouvaient-ils dire ? Le soulignage de certaines lettres était plus appuyé que d'autres, peut être un code ? Je ne pouvais aller plus loin sans l'aide d'un

traducteur. Le seul sachant me dépanner en russe, très paradoxalement, était mon vieil ami Gustave. Antillais de naissance, passionné de culture slave et d'un âge très vénérable, il devait pouvoir traduire au moins le titre en lettres cyrilliques: Протоколы сионских мудрецов.

Je l'appelai au téléphone et lui demandai de venir m'aider. Retraité de l'administration fiscale, il m'assura avoir le temps de pouvoir me traduire les passages soulignés au crayon.

— Cela te coûtera un déjeuner à La Pantomime !

— Aucun problème, Gustave. Je serai ton humble serviteur. Mais avant, si je te dicte les lettres en te les décrivant, peux-tu me dire de quoi il s'agit ?

— Bien sûr, essayons !

J'entrepris de lui décrire lettre à lettre ce que je voyais : un « Pi » grecque, un « p » latin, un « o » latin, etc. Une fois terminé, il prit un temps puis me dit alors :

— Mais ce sont les protocoles des sages de Sion !

— Qu'est ce que c'est que ça ?

— Trop long au téléphone ! Demain, chez Guy, je t'en dirai plus. Mais sache que c'est une immonde saloperie que tu as entre les mains !...

Là-dessus, pour appuyer son petit effet, il raccrocha, comme s'il avait été courroucé au plus haut point.

Cette histoire commençait de façon très internationale ! Une Suédoise, un livre en russe, des Allemands, enfin pas tout à fait sûr, le concierge avait dit : « Avec un accent allemand », et rien ne

ressemble plus, en français, à l'accent allemand que l'accent suédois. J'entendais encore Ingrid me dire : « Pierre, tu es très chentil. » Elle aurait pu être Autrichienne ou Allemande. Je commençai alors à imaginer un fiancé suédois, jaloux et richissime, la faisant enlever par des gros bras pour la renvoyer en Suède. Mais alors pourquoi ne l'accompagnait-il pas ? Quand on est jaloux, on ne quitte pas son amoureuse, on la marque à la culotte, si j'ose dire ! De plus, il y avait ce rat d'hôtel, que venait-il faire dans ce micmac ? Puis tout à coup me vint une idée lumineuse et dans toute histoire bien construite il en faut au moins une !

Les Taxis verts, mais bien sûr ! Par eux je devrais pouvoir connaître la destination de celui qui avait embarqué les trois passagers de l'hôtel rue de la Harpe ! Je n'essayai même pas d'appeler le siège de la compagnie, connaissant par avance la réponse négative que je pourrais recevoir : « Nous ne répondons jamais à ces questions monsieur ! » Il me fallait donc contourner l'obstacle, mais le cri du billet de cinquante euros finirait par me ruiner. « Essayons de trouver autre chose », pensai-je. Sun Zi¹, dans *l'Art de la guerre*, dit : « La guerre c'est l'art de duper. » Pour ce faire, j'appelai René, flic de base au « 36 ». Quand on dit le « 36 », il est toujours question bien sûr du 36 quai des Orfèvres, la préfecture de police de Paris que certains appellent : « La maison poulaga

1. Sun Zi ou Sun Tzu : général chinois (544–496 av. J.-C.), qui a résumé, en 13 chapitres, l'art de la guerre (N.D.A.)

ou la grande tôle ». Cela ne me coûterait, à l'occasion, qu'une salade composée à la brasserie d'en face.

Deux heures plus tard j'avais ma réponse : 9 bis rue Malard, à Châtenay-Malabry. Bien sûr, je pouvais y aller seul, mais si je tombais sur une bande armée jusqu'aux dents, il valait mieux que je m'entoure de quelques précautions élémentaires. C'est pourquoi je demandai à René la démarche à suivre pour un enlèvement. « Recherches dans l'intérêt des familles », me répondit-il. « C'est cette brigade qui est la mieux adaptée à ton problème. »

J'allai me coucher avec toutes ces questions en tête et ma nuit ne fut pas reposante. Des hordes barbares de jeunes blondes me poursuivaient en me tirant dessus et la belle Ingrid, chevauchant nue un étalon noir ailé, coiffée d'un casque à pointe les dirigeait, telle une walkyrie scandinave. Je me réveillai aussi fatigué que la veille. Constatant qu'il n'était que 5 heures du matin, je me retournai pour trouver enfin un sommeil réparateur... jusqu'à 10 heures !